

Sémiotique des cultures et sciences de la culture chez François Rastier

Driss EL KHATTAB

Faculté des Lettres, Mohammedia

Khattab_dr@yahoo.fr

Introduction

La sémiotique a connu un développement notable qui s'est effectué par le passage d'une sémiotique du signe à une sémiotique du texte. Par la suite, elle a tenté de rendre compte de la culture. Cependant, un autre courant de pensée s'est affirmé depuis le 18^e siècle en prenant comme objet de recherche l'ensemble des faits de culture et leurs diverses manifestations dans les sociétés humaines : il s'agit des sciences de la culture. Dans cette étude, nous tenterons de mettre en exergue la position de François Rastier quant aux aspects épistémologiques et méthodologiques de ces deux types de savoirs en sciences humaines et sociales. Nous examinons le programme unificateur des sciences de la culture et le caractère fédérateur de la réflexion sémiotique pour toutes les sciences sociales. Lequel des deux jouit d'une validité épistémologique ?

1. Sémiotique des cultures : objet et méthodes

La sémiotique des cultures ou de la culture est un courant de pensée qui a mis en place deux approches qui se sont caractérisées par une grande production scientifique, par des propositions intéressantes dans l'essai d'analyse des objets culturels. Ces deux approches sont constituées par l'École de Moscou-Tartu et l'École de Paris. La première approche tend à relier la sémiotique à la littérature comparée et s'évertue à analyser les textes en tenant compte des cultures spécifiques comme la culture russe. La seconde approche privilégie la linguistique, conçue comme étant un modèle d'analyse qui permet de relier les textes aux cultures. Cette approche est représentée par Greimas, Rastier, Fontanille et d'autres. Nous mettons l'accent sur l'École française et nous examinons deux questions épistémologiques : la première concerne les objets problématiques de la sémiotique des cultures chez Rastier et la seconde traite de la question de l'opposition entre les notions de « sémiotique des cultures » et de « sciences de la culture ».

Il est possible de distinguer trois conceptions qui sont rattachées à la notion de sémiotique des cultures. La première conception est intégrée dans la sphère de la sémiotique générale ou discursive ; Greimas (1966) apparaît comme étant le représentant de ce courant qui postule que l'objet de la sémiotique est un objet empirique qui est formé d'un large éventail de textes et des cultures qui les englobent. La culture apparaît ainsi comme un facteur implicite dans le texte. Dans

cette perspective, Greimas (1979) admet que les formes sémiotiques sont des formes signifiantes. Dans son approche du texte, le principe d'immanence est un principe ouvert, qui permet d'étudier le texte en lui-même, mais aussi de montrer ses liens avec la culture ambiante, rendant possible la constitution d'une sémiotique des cultures. En outre, Greimas (1984) déclare que l'objet de la sémiotique est la culture en général, mais cet objet reste indéfini. Nous en déduisons que les faits culturels sont inscrits dans le texte sous forme de modèles conceptuels et idéologiques.

La deuxième conception est développée par Jaques Fontanille (2004, 2013) qui tente de fonder une sémiotique des cultures sur la base d'une hiérarchie des signes et propose de ce fait des analyses à partir de notions théoriques, telles que celle de « processus » et de « niveau de pertinence sémiotique ». Il semble que dans cette mouvance, la pertinence est le concept central. Fontanille (2004) met en place une approche qui est issue de ses travaux effectués jadis en collaboration avec Greimas. La sémiotique envisagée reflète en quelque sorte le parcours des préoccupations successives de deux ou trois générations de sémioticiens. L'auteur se distingue en outre par des innovations théoriques et méthodologiques qui tendent à rendre compte des faits culturels dans la société moderne. Ce parcours l'a conduit à établir un ensemble de distinctions fondatrices d'une sémiotique des cultures. Dans cette perspective, il prévoit des niveaux d'analyse afin d'établir une hiérarchie méthodologique de l'analyse et de la perception des objets constitutifs de la culture.¹ Mais le modèle ci-dessus se limite à la description des articulations des performances sémiotiques ; il ne propose pas une théorie complète et indépendante. Nous estimons que la sémiotique des cultures envisagée par Fontanille est une sémiotique générale alimentée par des éléments analytiques des sémiotiques particulières comme celles de la musique, des sensations, du goût, etc.

Quant à la troisième conception, elle est promue par F. Rastier qui, partant du postulat que la linguistique est une sémiotique des langues, considère que la sémantique des textes ou sémantique textuelle est le cadre proposé pour la description et l'analyse des textes de tout genre. Rastier (1996, 2001a, 2002a) soutient l'hypothèse que la linguistique est devenue le noyau fondateur de la sémiotique moderne, à travers son projet scientifique qui la sépare de la philosophie et son épistémologie issue des sciences historiques et comparatives. L'auteur admet que la sémiotique des cultures est le domaine du savoir qui est fondé par des linguistes tels que Saussure et Hjelmslev, et

¹ Fontanille (2004, p.2) distingue de ce fait « deux niveaux d'expérience dont découlent deux types d'entités pertinentes : l'expérience figurative (et iconique) d'un côté, dont on extrait comme grandeurs pertinentes de l'expression des signes, et, de l'autre côté, l'expérience textuelle (et intentionnelle-interprétative), dont on extrait comme grandeurs pertinentes de l'expression des textes-énoncés ». L'auteur a ensuite établi six niveaux qui lui semblent pertinents dans la sémiotique des cultures, ces niveaux sont : les signes ou figures, les textes-énoncés, les objets, les scènes et pratiques, les stratégies, et les formes de vie ; à chaque niveau, le principe de pertinence distingue une instance formelle-structurelle et une instance matérielle sensible » (2004, p. 14). Cet arsenal conceptuel et méthodologique est minutieusement présenté pour opérer les commutations, les segmentations et les catalyses, opérations nécessaires pour dégager les signifiés et les valeurs.

qui relie les caractéristiques des langues à celles des systèmes de signes et des formations culturelles que Cassirer a nommées « les formes symboliques ». Contrairement à celle de Greimas et Fontanille, l'approche de Rastier se distingue par l'élaboration d'une théorie sémantique des textes et des performances sémiotiques et par la redéfinition des concepts théoriques et méthodologiques. Le modèle envisagé par l'auteur dans de nombreux écrits, notamment ses ouvrages *Sens et textualité* et *Arts et sciences du texte*, est basé sur une théorie sémantique qui conduit au projet des sciences de la culture.

Rappelons que la sémiotique traite, entre autres, des objets suivants : (a) le système de signes non linguistiques, (b) l'ensemble des principes communs aux langues et aux systèmes de signes non linguistiques (Hjelmslev, Greimas), (c) l'étude de la manière dont le monde fait signe (Eco), (d) l'étude du monde animal². La rupture avec les approches formalistes telles qu'elles sont vilipendées par Greimas a amené la sémiotique à s'orienter vers l'étude des signes culturels. En réfutant les approches réductionnistes qui sont centrées sur le signe, Rastier a proposé la théorie de la sémantique des textes (2001a) dans laquelle il a spécifié la relation entre le sens et le signe³.

Dans son ouvrage *Arts et sciences du texte*, Rastier a constaté que la sémiotique greimassienne n'a pas pu élaborer un appareil théorique propre aux textes, et de surcroît, elle n'a pas pu dépasser le stade du texte. L'auteur s'est évertué à démontrer les limites de ses mécanismes d'analyse, fondés principalement sur le concept de parcours génératif qui déduit le sens textuel de la signification⁴ ; la sémiotique est amenée, à ses yeux, à produire des théories du sens, car, jusqu'à présent, elle n'a mis en place que des théories de la signification. De manière générale, la sémiotique contemporaine n'a pas produit de théorie de texte compatible avec une problématique rhétorique-herméneutique⁵. L'auteur a proposé en contrepartie la sémantique des textes, qui est intégrée dans le paradigme rhétorique-herméneutique. Ainsi, la pensée de Rastier peut se résumer ainsi : la théorie de la

² . Rastier, (1996, p.48-49).

³ . Dans cette perspective, Rastier (2001a) a opéré une redéfinition des concepts fondateurs de la sémiotique, et considère que le signe ne peut être l'objet d'interprétation du fait qu'il est coupé de ses contextes. L'auteur souligne en effet que « le signe ne peut être *interprété*, puisque l'isoler le coupe précisément de ses conditions d'interprétation et de son contexte » (2001a, p. 103). Il considère en outre que la sémosis n'est pas la relation qui s'instaure entre signifiant et signifié pris isolément, et que le signifiant n'est pas le point de départ dans la recherche sémiotique. Il précise que la sémosis, qui est définie grâce à la notion de parcours interprétatif, « doit être rapportée aux deux plans du contenu et de l'expression des textes et des autres performances sémiotiques » (*ibid.*, p.103). Dans cette approche, « les relations constituantes du sens vont de signifiés en signifiés, mais aussi des signifiés vers les signifiant : ainsi, la sémosis se définit comme un réseau des relations entre signifiés au sein du texte, en considérant les signifiants comme des *interprétants* qui permettent de construire certaines de ces relations » (*ibid.*, pp.103-104).

⁴ « Le sens n'est pas donné par un codage préalable qui associerait strictement un signifiant et un signifié ou une classes de signifiés (car la langue n'est pas une nomenclature) : il est produit dans des parcours qui discrétisent et unissent des signifiés entre eux, en passant par des signifiés » (*ibid.*, p. 104).

⁵ Rastier (1996, p. 39).

sémantique des textes fait partie de la sémiotique des cultures qui aboutit *in fine* aux sciences de la culture.

Sur le plan épistémologique, Rastier (2001a) remet en question le statut de la sémiotique en considérant que « l'omniprésence des signes rend impossible sa constitution de la sémiotique comme discipline »⁶. La sémiotique des cultures, pour sa part, « ne s'est pas constituée en discipline autonome »⁷. Ces affirmations évoquent un état de fait que l'auteur a souligné au début des années 2000 et il faut préciser qu'il s'agit ici de la sémiotique en tant que matière d'enseignement dans les universités. Bien qu'elle soit dépourvue de ce statut qui la classe parmi les disciplines, la sémiotique des cultures jouit d'une vocation épistémologique qui consiste à « fédérer les sciences de la culture autour des concepts de langage et d'interprétation »⁸. Une telle vocation met la sémiotique de la culture en concurrence avec les sciences de la culture qui, elles aussi, fédèrent les sciences humaines et sociales en général et les faits de culture en particulier. Avant de poursuivre notre analyse des faits épistémologiques concernant le statut de la sémiotique, nous présentons, ne serait ce que sommairement, les caractéristiques générales des sciences de la culture. Quel est l'objet de ces savoirs ? Et quels sont leurs rapports avec la sémiotique des cultures ?

2. Les sciences de la culture : objet, méthodes et objectifs

Les sciences de la culture est un projet scientifique qui est apparu à la fin du 18^e siècle, et s'est affermi avec la disciplinarisation qui a suivi l'essor des universités au 19^e siècle. Trois significations peuvent être accordées à cette notion⁹:

- (i) Les sciences de la culture réfèrent aux recherches en sciences humaines qui traitent de l'esprit.
- (ii) Les sciences de la culture sont focalisées sur les recherches qui s'appuient sur les méthodes scientifiques pour rendre compte des faits de culture, il s'agit des disciplines comme la linguistique, l'anthropologie, la paléontologie, etc.
- (iii) Elles projettent une synthèse entre les sciences humaines et sociales d'une part et les sciences de la vie et de la nature d'autre part, elles ambitionnent même de s'appuyer les sciences exactes et aspirent à rendre compte des performances sémiotiques de l'être humain.

La première conception est globalisante et elle est fondée sur des considérations philosophiques. De plus, la culture est un concept général qui est étudié par des philosophes et épistémologues dans

⁶ Rastier (2001a, p. 282).

⁷ *Ibid.*, p.283.

⁸ *Ibid.*, p. 284.

⁹ Cf. El Khattab (2017, chap. I).

les termes propres à la démarche classique de la philosophie. La seconde conception est réductionniste, en ce sens que les disciplines qui en rendent compte se focalisent, tradition scientifique oblige, sur un aspect de la culture : la langue pour la linguistique, les rites, les croyances, la manière de vivre des ethnies pour l'anthropologie, les signes pour la sémiotique, etc. Dans la dernière acception qui a retenu notre attention et qui fait le thème central d'un travail antérieur¹⁰, les sciences de la culture se caractérisent par l'extension de ses objets d'étude, la multitude des disciplines sollicitées et la difficulté à déterminer son identité. Elles se caractérisent notamment par le dépassement de la fausse distinction entre sciences humaines et sciences sociales. Dans ce contexte, nombre de champs disciplinaires ont présenté des projets englobants, il s'agit de la sociologie de Durkheim¹¹, la sémiologie de Ferdinand de Saussure, la sémiotique de la culture de Lotman et la sémiotique des cultures selon Rastier. Dans un souci de compromis, Rastier appelle de ses vœux à la voie fédérative qui assure une épistémologie de complémentarité entre les sciences de la nature, de la vie et les sciences de la culture. La conception de l'auteur consiste à défendre la « voie fédérative ». Face aux sciences cognitives qui entendent naturaliser les phénomènes culturels, les sciences de la culture proposent des programmes pluridisciplinaires pour rendre compte des faits culturels les plus variés. En effet, « Les sciences de la culture sont les seules à pouvoir rendre compte du caractère sémiotique de l'univers humain. Pour connaître l'humain par l'homme, elles doivent reconnaître la part qu'il prend dans cette connaissance, non seulement comme destinataire critique de « résultats », mais comme acteur doué d'affects et de responsabilité »¹².

Comme on pourrait le constater, la sémiotique des cultures et les sciences de la culture telles qu'elles sont présentées plus haut constituent deux types de savoirs qui tendent à unifier les sciences ; cependant, les sciences de la culture ont le statut d'un ensemble de savoirs dont la sémiotique n'est qu'une partie. Comment pourrait-elle alors assumer la fonction d'unification des disciplines en sciences humaines et sociales ?

3. Problématique

Dans l'optique de Rastier (2001), sémiotique des cultures et sciences de la culture concordent pour ce qui concerne leur objet : les faits de culture sous leurs différentes formes dans les sociétés humaines. Alors pourquoi maintient-on les deux expressions, « sémiotique des cultures » et « sciences des cultures » ? Est-ce que la sémiotique des cultures est un organon ? A-t-elle le statut d'une science ou des sciences ?

¹⁰ Nous référons à notre dernier ouvrage intitulé « *Les sciences de la culture* » paru en arabe chez Toubkal, 2017, Casablanca, Maroc.

¹¹ Le sociologisme de Durkheim avait tenté de rassembler les sciences sociales sous un point de vue commun.

¹² . Cf. Rastier (2002a, p. 4).

Rastier (2002a, p. 8) affirme qu'« une sémiotique des cultures ne serait pas à vrai dire une discipline, mais le projet même de redéfinir la spécificité des sciences sociales : les cultures embrassent la totalité des faits humains, jusqu'à la formation des sujets »¹³. Dans cette perspective, nous sommes devant deux types de savoirs qui se distinguent par le refus de la spécialisation et qui se positionnent en tant que projets scientifiques dont la fonction est de fédérer les sciences sociales et les faits de culture. Ainsi, il semble nécessaire de préciser l'emploi des deux expressions. L'auteur remarque que la notion de « sciences de la culture » est empruntée à Cassirer (1942), et celle de « sémiotique des cultures » renvoie à l'École de Tartu-Moscou¹⁴. Dans un article paru dans la revue *Linx* (2001), Rastier pose la question du statut des deux savoirs et examine leur dualité terminologique. La problématique qui s'en suit s'articule autour de deux conceptions :

1. La sémiotique des cultures est une partie de la sémiotique générale. Elle intéresse foncièrement les textes suivant les principes méthodologiques mis en place par la sémantique des textes. Quant elle poursuit un objectif de caractérisation, la sémiotique des cultures a le statut d'un champ de savoirs dérivé de la linguistique. L'auteur s'est positionné par rapport au grand nombre d'approches et de théories sémiotiques. Il a ainsi adopté la méthodologie de perception du sens à travers les corpus, refuse les sémiotiques universelles et la philosophie du sens. Pour rendre compte des cultures, il tend à promouvoir la sémiotique comparative et différentielle.
2. La sémiotique des cultures est un projet global et plus général que les sciences de la culture, du moment que sa fonction épistémologique consiste à fédérer ces dernières.

La première conception fait de la sémiotique un champ de savoir qui rend compte des signes et des manifestations des cultures, alors que dans la seconde, elle a revêtirait le statut d'une science des sciences. Si l'on considère ce qui est ce qui est affirmé dans (2), peut-on dire que l'auteur (2001b) tend à construire une sémiotique totalisante, une "transsémiotique" qui rivaliserait avec la philosophie, par exemple, sur son terrain ? La fonction d'une telle sémiotique semble colossale, d'autant plus que de nombreux projets unificateurs en sciences sociales ont été esquissés ou proposés. En effet, cette fonction soulignée dans (2) a été observée chez Lotman (1993) qui a établi un projet épistémologique fondé sur la base de l'interdisciplinarité et de la mise en place de liens entre différents champs des sciences humaines et sociales. Conçue ainsi, la sémiotique des cultures assumerait la fonction de regroupement des disciplines des sciences humaines et sociales, se voudrait un compartiment des sciences, exercerait un contrôle critique sur le caractère culturel de ses objets et déterminera en quelque sorte leurs objectifs. Une telle sémiotique dépasse le cadre

¹³ . Rastier (2002a, p. 8).

¹⁴ . Rastier, (2002a, p. 4).

restreint d'une « discipline », car elle se caractérise par son ouverture à divers domaines : elle « s'ouvre ainsi d'une part à l'éthologie des sociétés humaines, de l'autre sur une philosophie des formes symboliques »¹⁵. Cette argumentation conduit à déduire qu'elle définit le champ où la linguistique, l'icologie, la musicologie et les autres sciences sémiotiques entretiennent des relations étroites en termes de méthode de pluridisciplinarité. Ainsi, cette ouverture et l'omniprésence des signes dans les disciplines de la culture promeuvent la sémiotique au rang de langage fédératif. Dans cette perspective, Rastier (2001b, p. 213) souhaite « favoriser une reconnaissance, par les sciences sociales elles-mêmes, du statut sémiotique de leurs objets et de leur propre statut épistémologique de sciences herméneutiques ».

4. Sémiotique fédérative et sciences de la culture

L'hypothèse de la sémiotique fédérative stipule que celle-ci subsume les sciences de la culture et assume à leurs égards des responsabilités comme celle du contrôle critique des savoirs qui visent les cultures. Rastier (200a) avance deux arguments en faveur de cette hypothèse :

- 1- Le programme des sciences de la culture est déjà intégré dans quelques disciplines en sciences humaines et sociales. En effet, l'auteur remarque que leur programme trouve son origine dans le programme anthropologique de Humboldt d'une part, et dans la recherche sémiotique, d'autre part. Dans le premier cas, il est fondé sur la caractérisation des groupes humains et des langues (Rastier, 2002a,p.4) ; dans l'autre, sur l'omniprésence des signes et leur diversité dans le monde sémiotique¹⁶ ;
- 2- « C'est la reconnaissance de la spécificité et de l'autonomie relative du monde sémiotique qui permet de délimiter le champ des sciences de la culture »¹⁷.

Ces hypothèses ont suscité des discussions dont l'importance mérite d'être restituée dans cette communication. En effet, Fontanille (2004) estime que d'autres savoirs rattachés aux sciences humaines et sociales peuvent assumer la fonction fédératrice que Rastier (2001, 2001a, 2002a) tend à accorder à la sémiotique des cultures. Fontanille a évoqué la sociologie des sciences, la philosophie des savoirs et la psychologie cognitive. Selon lui, la sémiotique générale peut opposer quelques propositions.

On peut, dit-il, fédérer les sciences de la culture de deux manières : a) en élaborant une définition claire et précise des phénomènes culturels qui embrassent tous les objets produits par

¹⁵ . Cf. Rastier, (2002a, p.9).

¹⁶ Rastier souligne l'importance des faits sémiotiques dans la caractérisation de l'espèce humaine opposé à l'espèce animale : « L'innovation et sa transmission ne suffisent pas à définir la spécificité des cultures humaines ; c'est la diversification et l'autoréflexion des pratiques techniques et sémiotiques qui les distingue » (Rastier, 2002a, p. 5).

¹⁷. Rastier, 2002a, p. 9.

l'activité humaine. L'auteur rappelle que l'Ecole de Tartu était le précurseur en ce qui concerne la proposition d'un modèle de sémiotique générale des faits culturels, intégrant toutes les sciences sociales. Ce modèle est fondé sur le principe de sémiosphère. b) Il y a lieu de fédérer non seulement les pratiques d'analyse des objets culturels, mais aussi les types d'objets culturels, définis par leurs propriétés sémiotiques discursives. Ces propriétés, estime Fontanille (2013), se présentent comme des classes d'expérience culturelle correspondant à des niveaux de phénoménalité. Fontanille reproche à Rastier de limiter sa sémiotique aux textes et de ne pas hiérarchiser les objets culturels. C'est la raison pour laquelle il objecte que les sémiotiques-objets constitutives des cultures sont diverses, et il fait allusion aux types sémiotiques qu'il a étudiés : les figures-signes, les textes-énoncés, les objets-supports, les pratiques, les stratégies et les formes de vie.

Cependant, les disciplines évoquées par Fontanille ne sont pas les seules à avoir assumé le rôle d'unification des sciences. Il s'avère que ce projet épistémologique est assez ancien, du fait qu'il embrasse dans les années 1930 la philosophie et la logique. Il faut alors traiter la question des projets d'unification des sciences.

5. Sémiotique et projets d'unification des sciences

La question centrale que posent les sciences de la culture et la sémiotique dans sa conception globalisante est l'essai d'instauration de l'interdisciplinarité, tant que l'on ne trouve pas un langage commun ou des procédures de « traduction » entre disciplines. Rastier¹⁸ estime que dans le passé, des projets d'unification des disciplines ont été esquissés : c'est le cas notamment du structuralisme, qui entendait fédérer les sciences humaines. On pense à cet effet à la magistrale reconstruction philosophique des sciences par Cassirer et par Simondon, qui fut redoublée par les réflexions philosophiques des scientifiques comme Lévi-Strauss. Rétrospectivement, les attaques de Heidegger contre Cassirer, puis celles de Derrida contre Saussure avaient une portée symbolique : dissocier les sciences de la culture de la « pensée » et rendre impossible leur autoréflexion dans la philosophie.

Avant ces tentatives, il faut souligner le projet de la philosophie formelle, notamment celle des années 1930, avec le programme de formalisation qui fut promu par le cercle de Vienne. Les travaux du cercle en question avaient pour but d'unifier les différentes sciences sur une double base : la première stipule que la science est un langage et la seconde postule qu'elle est le seul langage sensé du point de vue de la connaissance¹⁹. L'unité peut prendre diverses formes ; pour les

¹⁸ Communication personnelle, le 27-03-2018.

¹⁹ Cf. Anglès Kremer Marietti, (2003), « De l'unité de la science à la science unifiée : de Comte à Neurath », Word, in www.Dogma.lu/txt/AKM-Unite-Sc-htm, consulté le 28-30-2018.

philosophes, elle tend soit à « logiciser » les sciences, conception proposée par Carnap, soit à entamer l'unification physicaliste des diverses sciences, initiative qui fut proposée par Neurath²⁰. Par la suite, le projet d'unification des sciences, formulé par Morris et Carnap dans *Encyclopedia of Unified Sciences*²¹, avait pour but explicite « la systématisation progressive de la science par le moyen d'analyse »²². Dans cette perspective, Neurath (cité par Angèle Kremer-Marietti (2003)) se distingue par la critique de la classification des sciences, et considère que les frontières entre les sciences ne doivent pas être posées prématurément, elles ne doivent pas être établies définitivement. Autrement dit, l'auteur adopte le principe de refus d'une départementalisation définitive de la science unifiée²³. En fait, *L'encyclopédie de la science unifiée* se caractérisait tout à la fois par son ambition d'unifier toutes les sciences et par des critères scientifiques qui excluaient de fait l'essentiel des sciences de la culture. Remarquons que les critères de scientificité de Popper conviennent parfaitement aux sciences expérimentales, mais ne conviennent guère à la plupart des sciences de la culture et conduisent à les marginaliser. En fait, le sens des phénomènes humains conçus comme étant des faits sémiotiques échappe au modèle de causalité physique ; c'est la raison pour laquelle les sciences sociales sont des sciences herméneutiques.

Suivant Rastier²⁴, la sémiotique ne peut prétendre remplacer les sciences de la culture, car chacune contient une sémiotique plus ou moins explicitée. Autrement dit, c'est à la sémiotique de réfléchir les sémiotiques particulières pour pouvoir les fédérer. Nous sommes devant deux projets épistémologiques, qui visent le monde humain et ses formes symboliques. A notre sens, ce sont les sciences de la culture qui paraissent jouir d'un trait globalisant, du fait qu'elles subsument différentes disciplines des sciences humaines et des sciences de la nature. Quelles sont alors leurs spécificités qui les rendent capables d'unifier les divers corps de savoirs ?

5. Spécificités des sciences de la culture

Les sciences de la culture sont notamment évoquées par des philosophes de la première moitié du 20^e siècle, il s'agit d'approches épistémologiques (Dilthey, Cassirer, Weber, notamment) qui s'attachent à mettre en lumière les caractéristiques saillantes des sciences de la culture par rapport aux sciences de la nature. En effet, ces auteurs soulignent que a) les sciences de la culture appartiennent au champ de la critique historique ; b) elles ont le statut de sciences herméneutiques

²⁰ Ibid.

²¹ Après 1935, Neurath a fondé *l'Institut de l'unité de la science* qui fut rebaptisé *l'Institut National pour l'unité de la science* à La Haye. Ce projet était aux mains de Otto Neurath, Philipp Frank et Charles Morris. En 1937, cet institut fut l'origine de *l'Encyclopédie de la science unifiée* (cf. A.Kremer-Marietti, *op.cit.*).

²² Ibid.

²³ Ibid.

²⁴ Communication personnelle, 27-03-2018.

ou interprétatives ; c) elles sont disposées à rendre compte sur le plan méthodologique de la description des phénomènes humains et sociaux ; d) elles se caractérisent par la rigueur de leurs méthodes ; e) elles constituent des sciences idiographiques et non nomothétiques, du fait qu'elles visent, entre autres, la singularité des objets représentés notamment par l'œuvre d'art non reproductible ; f) elles sont des sciences des valeurs et non des faits²⁵.

Dans l'œuvre de Rastier, l'accent est mis sur la complexité de l'objet d'étude, à savoir la culture longtemps considérée par la tradition ontologique comme une totalité. Mais comme sa globalité n'est ni close ni statique, Rastier (2002a, p. 6) préfère une conception non ontologique de la totalité, « car une culture n'est jamais autarcique et, même dans les conditions d'isolement, se développe à partir d'une histoire partagée ». L'auteur souligne que les cultures ne peuvent être décrites que différenciellement, à travers les éléments tangibles et réels qui les composent, à savoir les langues et les textes²⁶.

Sur le plan épistémologique, les sciences de la culture cherchaient depuis longtemps à se légitimer par la définition de méthodes spécifiques ; l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss et la linguistique de Ferdinand de Saussure en sont des exemples significatifs. La synthèse des sciences humaines et des sciences de la nature a donné naissance à des disciplines nouvelles comme la sociobiologie, l'anthropologie néodarwinienne, la paléanthropologie, etc. Les sciences de la culture ont parfois suivi la voie des sciences logico-formelles en proposant des modélisations, observées en l'occurrence en économie et en linguistique. Dans cette synthèse tant évoquée par les sciences de la culture, le problème qui se pose est celui du « voyage » des concepts, des démarches et des théories d'une discipline vers une autre. Souvent, ce sont les savoirs des sciences humaines qui trouvent des difficultés à « intégrer » les concepts et dispositifs méthodiques²⁷ relevant des sciences de la nature. Aussi se résignent-elles à suivre la stratégie de l'objectivation et de l'interprétation.

Les sciences de la culture tendent à rendre compte des comportements humains en se basant sur des corpus, en décrivant les processus et, dans leur entreprise d'appréhension des phénomènes et des productions humaines, dont les textes, elles évitent la référence à des ontologies. Ainsi, les sciences de la culture visent selon Rastier (2002a) la diversité culturelle afin de contrecarrer l'universalisme et suivent la voie des méthodes interprétatives face à la « computation » des connaissances réduites à des données. Tout ceci montre qu'elles sont aptes à assumer la fonction d'unification des disciplines reliées aux humanités.

²⁵ Pour de plus amples informations sur les spécificités des sciences de la culture, cf. El Khattab, 2017, chap.1 et 13.

²⁶ Rastier (2002a, p. 6).

²⁷ .Cf. Grawitz (2001,p. 106 et ss.).

Conclusion

Nous avons tenté de spécifier les deux notions de « sémiotique des cultures » et de « sciences de la culture » ; nous avons présenté les caractéristiques épistémologiques des deux savoirs, mais la question de leurs rapports reste problématique. Cette étude a montré que la sémiotique a plusieurs vocations : comme discipline, elle a sa place parmi les sciences de la culture, notamment pour différencier et comparer les différentes « formes symboliques » et institutions (comme les mythes, l'art, le langage, etc.). En tant qu'organon, elle peut proposer des conceptualisations, voire des types de formalisations dont chaque discipline peut s'emparer de manière à les rendre opératoire en son sein pour traiter de ses propres problématiques. Nous estimons que les sciences de la culture sont les mieux armées pour assumer la vocation fédératrice. La définition d'une perspective proprement sémiotique sur la culture nous paraît un chantier de la recherche pour l'avenir.

Bibliographie

- CASSIRER, E. (1942), *Logique des sciences de la culture*, trad.fr. 1991, Paris, Cerf.
- DILTHEY, W., (1942), *Introduction à l'étude des sciences humaines : essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire*, Paris, PUF.
- DILTHEY W., (1947), *Le monde de l'esprit*, Paris, Aubier (édition originale en langue allemande, 1925).
- ECO, U., (1984), *Sémiotique et philosophie du langage*, PUF.
- ECO, U., (1987), « Notes sur la sémiotique de la réception », in *Actes sémiotiques*, documents, IX, 81, pp. 5-27.
- ECO, U., (1988), *Le signe*, Paris, Gallimard, Le livre de poche, biblio essais, LP10.
- ECO, U., (1994), *Les limites de l'interprétation*, Paris, Gallimard, le livre de poche.
- EL KHATTAB, D. (2017), *Les sciences de la culture* (en arabe), Dar Toubkal, Casablanca.
- FONTANILLE, J., (2004), « Textes, objets, situations et formes de vie : les niveaux de pertinence de la sémiotique des cultures », *Revista dell'Associazione Italian di studia Semiotici*, 22 pages.
- FONTANILLE, J. et ZINNA, A., (2005), *Les objets au quotidien*, Limoges, PULIM.
- FONTANILLE, J., (2008), *Pratiques sémiotiques*, PUF.
- FONTANILLE, J., (2013), « La sémiotique est-elle un art ? », ms. 17 pages.
- GRAWITZ, M., (2001), *Méthodes en sciences sociales*, Dalloz.
- GREIMAS, A.J., (1966), *Sémantique structurale*, Larousse.

- GREIMAS, A.J., (1977), « La sémiotique », in CAUSSAT, P. et al. (1977), *La linguistique*, collection encyclopédique, Larousse, pp. 223-229.
- GREIMAS, A.J., et J. COURTÉS, (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette.
- GREIMAS, A.J.,(1984), « Entretien réalisé par J. Fontanille », *Langue française*, n° 61, pp.121-128.
- GREIMAS,A.J. et LANDOWSKI, E., (1997), *Sémiotique et sciences sociales*, Hachette.
- MARIETTI, A.K. (2003), « De l'unité de la science à la science unifiée : de Comte à NeuraTh », en ligne www.Dogma.lu/txt/AKM-Unite-Sc-htm, consulté le 28-30-2018.
- RASTIER,F., (1989), *Sens et textualité*, Paris, Hachette ; réed. Lambert-Lucas, 2016.
- RASTIER,F., (1996), « Problématiques du signe et du texte », *Intellectica*, n° 23, pp. 11-52.
- RASTIER, F., (2001), « Sémiotique et sciences de la culture », *Linx*, 2001, n° 44-45, pp. 149-168.
- RASTIER, F.,(2001a), *Arts et sciences du texte*, PUF.
- RASTIER, F.,(2001b), « L'action et le sens : Pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, n° 85-86, mai 2001, pp.183-219.
- RASTIER, F. et BOUQUET, S., (2002), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF.
- RASTIER, F., (2002a), « Pluridisciplinarité et sciences de la culture » in Rastier et Bouquet, édés. *Une introduction aux sciences de la culture*, Présentation, pp.1-10.
- RASTIER, F., (2004), « Sciences de la culture et post-humanité », Actes 2003/2004 du groupe de travail STP (du Sujet : Théorie et Praxis) de la Maison des Sciences de l'Homme de Paris. Volume 7. Paris, Éditions de la MSH, pp. 7-27.
- RASTIER, F., (2009) « L'évolution aujourd'hui : à la croisée de la biologie et des sciences humaines », Actes du colloque des 29, 30 et 31 janvier 2009 à l'Académie royale de Belgique, imprimerie Communications s.p.r.l., Louvain-la-Neuve, pp.231-250.
- RASTIER, F., (2010) « Objets et performances sémiotiques : l'objectivation critique dans les sciences de la culture », colloque *L'homme sémiotique*, Namur, 19-21, in *Texte !*, en ligne, Vol. XVI, n°1. 31 pages.
- RASTIER, F., (2011), « Sémiotique et linguistique du corpus », *Signata*, I, 1, pp. 9-34.
- RASTIER, F., (2012),« Sémantique des textes, concepts et applications », in EL KHATTAB, D et I. ZELLOU, (coordination), Sciences du texte et problèmes d'interprétation, *Cahiers de la Recherche Scientifique*, n°8, Faculté des Lettres, Mohammedia, pp. 11-42.